

L'ART DE SE RENOUVELER

NICOLE SEILER Saluée par un Prix suisse des arts de la scène, la chorégraphe lausannoise possède une force de création inépuisable. Depuis bientôt vingt ans, elle conçoit des pièces singulières grâce au multimédia.

CÉCILE DALLA TORRE

Scène ► Fin octobre, la chorégraphe montait sur le plateau du tout nouveau Théâtre du Jura pour recevoir un Prix suisse des arts de la scène. «Le plus difficile a été de faire un discours», sourit-elle, avec une timidité dissimulée. Pourtant, ses mots rendant hommage à la danse ont sans doute été parmi les plus émouvants que des artistes récompensés par l'Office fédéral de la culture aient formulés.

«J'aime profondément la danse et son potentiel», confie-t-elle depuis le Théâtre Am Stram Gram, à Genève, où elle présentait il y a quelques jours sa première pièce pour enfants, *Wouah!* «C'est toute ma vie: un travail, une passion, une conviction aussi. Je me sens chanceuse d'exercer un métier dans lequel je vois du sens. Ce moyen d'expression sans parole, a priori moins accessible, touche à l'essentiel. C'est un art entier et complet.»

Reconnue pour son travail multimédia, Nicole Seiler est l'une des rares chorégraphes romandes à utiliser la vidéo, qu'elle intègre dans ses spectacles depuis les débuts de sa compagnie lausannoise en 2002, sans s'avouer *geek* pour autant. «Je suis fascinée par la manière dont la vidéo transforme le corps. Mais les nouvelles technologies sont juste un outil, qui augmente le champ des expériences possibles», dit-elle, alors qu'elle vient d'entamer des recherches sur la robotique et l'intelligence artificielle – un de ses multiples chantiers.

«Vingt ans de compagnie, je ne les ai pas vu passer», s'étonne-t-elle. La somme de travail est pourtant là: une trentaine de créations qui ouvrent chacune un univers et ont tourné dans une bonne partie du monde – presque huit cents représentations dans une quarantaine de pays. «J'aime varier les formats, les contextes et les outils de travail, dans l'espace public, sur écran, etc.» Cette force de travail ne recule jamais devant le labeur. Se renouveler lui permet de garder toujours la même «fraîcheur».

«Je crée avec mes yeux»

Née dans la région zurichoise, originaire d'Argovie, elle grandit en Suisse centrale avant d'entamer sa formation au Tessin à l'École Dimitri. Puis de s'installer à Lausanne il y a une trentaine d'années pour y suivre les cours de Rudra-Béjart. «L'école ouvrait, Béjart était encore vivant. A l'époque, les formations en danse étaient rares en Suisse. J'ai suivi une amie qui venait passer l'audition.»

Une mère prof de piano, massesse de shiatsu et au foyer, un père dans l'économie et le marketing, elle s'épanouit à la campagne, où il n'y a pas de salle. «J'ai fait du théâtre et de la danse avant d'en voir sur scène pour la première fois, ado. Mais mon envie était viscérale. C'était une sorte de rêve. Je ne pensais pas que ça marcherait», se remémore la chorégraphe, qui a commencé à créer ses propres spectacles après huit ans de travail en tant que danseuse.

A ses yeux, «l'essence de la création est de se laisser



«Je veux m'éloigner des schémas classiques de production et voir comment produire des spectacles et des tournées autrement.» CHARLOTTE KRIEGER

déstabiliser, tester d'autres chemins, avouer ne pas savoir. Ça fait mal, ce n'est pas toujours agréable. Quand on se confronte à l'inconnu, on doit tout redécouvrir. C'est ce qui permet d'être tout le temps en transformation. Créer, c'est être vivant. Pour être vivant, on doit se confronter au risque.»

Comment opère-t-elle, son approche étant souvent visuelle, mettant en jeu la perception? Les idées lui viennent par la pratique et l'échange. «J'ai besoin de voir les choses se réaliser, d'être à l'extérieur. Je crée avec mes yeux. Dès la première création, je n'étais pas sur scène. J'aime bien mettre les autres en avant, ça me convient d'être dans les coulisses. Je suis à la bonne place à l'extérieur.» L'artiste aime aussi s'occuper de l'administration de sa compagnie et s'intéresse à la politique culturelle – elle a fait partie entre autres du Conseil de fondation de Pro Helvetia durant plusieurs années.

«J'ai par exemple eu l'idée de projeter uniquement des ombres dans un spectacle sans interprètes en ayant observé la scène. *Wilis* s'est déroulé dans la forêt,

pour le festival des arts vivants de Nyon. La technologie, ce sont des outils qui créent de la magie, comme un relais du corps, pour parler aussi du monde.» Il faut juste trouver la forme qui sert le sens.

Son film *Trixie* poursuit sa route – il sera bientôt à l'affiche du Centre culturel suisse de Paris. Il s'agit d'une adaptation inédite à l'écran, avec le réalisateur Bastien Genoux, de son spectacle documentaire *The Wanderers Peace* (2015), interprété par une danseuse allemande qui raconte son parcours et son amour pour l'art.

Qu'est-ce que cela change aujourd'hui de concevoir un spectacle destiné aux tout jeunes? «Je me sens davantage responsable en tant que créatrice. Pour certains, c'est le premier spectacle qu'ils ou elles découvrent. Le non-cérébral, le non-rationnel, le non-linéaire, le non-efficace: je voulais mettre en avant tout ce que la société ne valorise pas et qu'on perd à l'âge adulte.»

Produire autrement

Spectatrice assidue, qui voit dans le cérémoniel de la scène un acte quasi spirituel, Nicole

Seiler a mal vécu le premier confinement. Mais elle en a profité pour développer des projets «covid compatibles» comme son application téléchargeable depuis un smartphone, *Palimpsest* (2018), qui donne accès à un récit spécifique au site – chaque récit évoque l'histoire d'un lieu de manière chorégraphique.

«Nous avons ajouté des points d'écoute dans plusieurs villes suisses et à l'étranger, au Luxembourg et en Allemagne. A Genève, il se trouve au Grütli – une partie du projet a été réalisée dans le cadre du programme «Close Distance» de Pro Helvetia, qui thématise la distance et la proximité à la fois.

L'audiodescriptrice Séverine Skierski, collaboratrice de longue date, décrit des gestes et des chorégraphies ancrés dans le lieu. «On écoute la chorégraphie du site en quelque sorte. Nous travaillons avec un historien pour comprendre comment cet espace a vécu. Ce projet est aussi une manière de poursuivre des questionnements sur notre changement sociétal, pas seulement climatique, de trouver comment s'éloigner du *jet-setting* et du *one shot* afin de

s'inscrire davantage dans un espace et travailler en profondeur.» Ce qui l'amène à créer différemment sa prochaine pièce, *Liquid Families*, à voir en juillet à l'Arsenic, à Lausanne. «Nous répétons sur toute la saison avec des amateur-trices. Je voulais m'éloigner des schémas classiques et voir comment produire des spectacles et organiser des tournées autrement. C'est une réflexion sur tout un système, sur le néolibéralisme. La question est plus profonde que l'écologie. On évolue dans un milieu qui critique ces schémas, mais qui les reproduit.»

Comment dès lors s'en distancer tout en restant dedans? «On ne peut pas stopper l'échange artistique entre les cultures, par exemple juste parce qu'on ne peut plus prendre l'avion. Je vais partir en Inde dans quelques jours pour une résidence de recherche, mais je ne vais pas faire un aller-retour. Je passerai deux mois et demi sur place.» Une manière de ralentir (un peu) la cadence. Mais surtout, sans production à la clé. I

¹ Notre critique du 21 décembre.